

ces relations tumultueuses que Mamakhono avait un *tata*, décrit comme « fort » par le sous-lieutenant Levasseur (Gallieni 1889 : 509) et, venant d'un militaire, cette description vaut tout son pesant.

Les territoires voisins du Badon, du Dantila et du Boundou, ont beaucoup souffert des incursions brèves et répétées des Malinké du Bélédougou. Dans le Badon par exemple, Toumané qui règne lorsque Rançon explore la région se plaint constamment des attaques des pillards venus du Bélédougou. Selon Toumané, ces pillards sont tellement hardis qu'ils « viennent à chaque instant piller dans les environs des villages et s'avancent jusque sous leurs murs pour y voler des bœufs et des captifs » (Rançon 1894 : 426). Parallèlement, le Bélédougou a eu à subir des raids constants de la part de ces voisins. Hyacinthe Hecquard qui est passé à Mamakhono, principal village du Bélédougou, signale la présence de trois *tata* ceignant le village. Un quatrième *tata*, ayant l'aspect d'une citadelle, sert de demeure au chef et de lieu de refuge pour la population au cas où les trois autres *tata* seraient franchis par les ennemis (Hecquard 1853 : 379).

Le Bélédougou s'est souvent allié avec le Boundou. Ainsi, Kaman qui était roi du Bélédougou a noué une alliance avec l'*almamy* Omar Sané du Boundou en lui donnant une de ses filles en mariage (Hecquard 1853 : 380). Les fils du roi de Bélédougou ont aussi souvent combattu aux côtés de l'armée du Boundou. Grâce à ces alliances, le Bélédougou a pu s'associer au Boundou pour s'attaquer au village de Marougou dans le Sirimana en 1861. Cette expédition fut malheureuse et la coalition, dirigée par Boubakar Saada, dû battre en retraite à cause de l'intervention des renforts venus du Dantila. En 1868, le chef du Bélédougou, Dially-Silman, fut assiégé par une coalition conduite par le Sirimana. L'objectif était de le punir pour l'appui qu'il avait apporté en 1861 contre Marougou. Étant l'allié de l'*almamy* Boubakar Saada du Boundou, ce dernier intervint et le délivra. Notons qu'il est possible que parfois les Peul aient rompu cette alliance et attaqué le Bélédougou. Ainsi, au cours de notre enquête sur place, l'actuel chef Boucary Cissokho de Mamakhono a aussi parlé des incursions des Peul du Boundou sur Mamakhono (enquête J. A., 28/01/2018). Aubert (1923 : 409) signale également que le chef Manson Ba du Bélédougou fut tué dans son sommeil par les Peul de l'*almamy* Saada (du Boundou ?).

5.4.5. Le royaume malinké du Sirimana

Le Sirimana est l'entité bordée par la Falémé à l'est, par le Boundou au nord, le Bélédougou à l'ouest et le Dantila au sud (fig. 5.6). Son étymologie, assez simple, tire son origine de son conquérant Dan Siriman et signifie « pays de Siriman » en langue Malinké (Chataignier 1963 : 94). C'est l'entité étatique jumelle du Bélédougou, car ils ont la même origine ; ce sont aussi des Cissokho.

a. Peuplement du Sirimana

Les premiers occupants du Sirimana dont les traditions historiques aient souvenir sont les Cissé (Sissé). Il est

assez surprenant qu'Aubert (1923 : 410) rattache l'origine de ces Cisse au Mande, surtout quand on sait que Cisse n'est pas un patronyme malinké. Occupant ce territoire, les Cissé donnèrent le nom de Cisséla et constituèrent le Sissékounda sur les deux rives de la Falémé (Chataignier 1963 : 96). L'arrivée des Cissokho est liée à l'histoire de la révolte de Tobiri chez les Soumare au Bélédougou. En cours de route, le corps expéditionnaire se serait divisé. Chataignier (1963 : 96) raconte que le groupe de Dan Siriman venait en arrière-garde pour soutenir le groupe de Dan Manian, alors qu'Aubert (1923 : 408) explique plutôt qu'ayant campé au bord du marigot Diallé, Dan Siriman apprécia le poisson et décida de rester et d'envoyer Dan Manian combattre, lui promettant de lui venir en aide en cas de besoin. Quoi qu'il en fût, Dan Manian mata la révolte, aidé ou non par une femme, et envoya dire à son frère aîné que tout était fini. Dan Siriman décida alors de conquérir le Cisséla. Il y chassa les Cissé qui vivaient sur la rive gauche et occupa le pays qui devint « Sirimana » (Aubert 1923 : 416). Après cette conquête, Dan Siriman aurait épousé des femmes chez les Cissé, mais de nombreuses familles Cissé auraient par la suite franchi la Falémé pour rejoindre leurs parents sur la rive droite (Chataignier 1963 : 96).

Dan Sirimana et ses descendants ont fondé et occupé de nombreux villages dans le Sirimana. Il s'agit de Bora, Bokodi (Bakhodi ?), Tagara, Kérouane, Dialako, Sabouciré, Marongon (Marougou ?) et Sitadian (Aubert 1923 : 410). Cette mobilité dans l'occupation des villages nous a aussi été confirmée au cours de notre enquête à Medina Sirimana (entretien de groupe le 24/01/2018 à Medina Sirimana). Les vieillards réunis nous ont affirmé qu'avant de s'installer à l'actuelle Medina Sirimana, leurs ancêtres étaient d'abord à Berelakoto (ils ont dit ne plus ne savoir son emplacement), puis ils ont occupé le premier site de Medina Sirimana (où la plupart des parents de certains de ces enquêtés sont nés) et, finalement, sont venus dans l'actuel site peu avant l'indépendance du Sénégal (1960).

Le peuplement du Sirimana et du Bélédougou garde plusieurs zones d'ombre dont certains auteurs ont déjà discuté. Les Soumare et les Cissé, par exemple, seraient plutôt des Sarakolé (Soninké) que des Malinké, si l'on s'en tient à leur nom de famille ou *dyamu* (Smith 1965 : 241). Par ailleurs, faut-il identifier Noïa Moussa Cissokho (père des conquérants Dan Siriman Cissokho et Dan Manian Cissokho) à Fa Koli Koroma, le général de Soundjata et neveu rebelle de Soumangourou Kanté ? (Aubert 1923 : 408 ; Smith 1965 : 241).

b. Gouvernement et mode de vie au Sirimana

Le Sirimana a une organisation particulière. Bien qu'il soit jumeau du Bélédougou, son organisation diffère totalement. Il est sûr qu'au Sirimana, on trouvait un chef qui dirigeait le pays, mais quand ce chef mourrait, la seule règle de succession était la domination d'un vainqueur. C'est ce qu'Aubert traduit en disant : « les enfants de Dan Siriman ne s'entendirent jamais et, à la mort du plus fort, c'était une nouvelle guerre pour choisir un chef » (Aubert

1923 : 411). Le même auteur conclut en disant que personne n'a pu commander les gens du Sirimana. Comment faut-il comprendre cette conclusion ? Au Dantila, le consensus se faisait autour de l'aîné, mais au Sirimana, n'y a-t-il jamais eu de consensus réel autour d'un chef ? Des recherches plus approfondies sont certainement nécessaires, car même pour le 19^{ème} siècle, les sources historiques sont peu informatives.

Comme leurs parents du Bélédougou, les Malinké du Sirimana étaient principalement agriculteurs. Les mêmes cultures que l'on retrouvait au Bélédougou et au Dantila y étaient pratiquées. Étant bordé par la Falémé, la pêche était régulièrement pratiquée, mais curieusement, cette activité semblait dégradante pour les nobles Malinké, ceux qui s'y adonnaient étant ignominieusement qualifiés de « *yéguédomolou* » ou mangeurs de poissons (Chataignier 1963 : 98). Cette attitude semble contradictoire si on se rappelle que la dégustation du poisson est peut-être la raison qui a retenu Dan Siriman quand son frère et lui arrivaient dans la région. La proximité avec la rivière Falémé a aussi certainement permis la pratique de l'orpaillage alluvionnaire, qui est encore pratiqué de nos jours, même si les techniques ont profondément changé.

c. *Le Sirimana et ses voisins*

Tout comme le Bélédougou, le Sirimana semble avoir été une entité étatique constamment sur le pied de guerre. Nous avons malheureusement peu d'informations à ce sujet. Mais de ce qui ressort des textes concernant les autres entités de la région, il semble qu'elles étaient constamment aux prises avec les guerriers du Sirimana. Ainsi, les villages du Dantila étaient exposés aux razzias des guerriers du Sirimana (Rançon 1894 a : 543). Le Boundou voisin au nord n'était pas épargné non plus par les pillers venus du Sirimana, ces pillages sont d'ailleurs le motif qu'a invoqué l'*almamy* Boubakar Saada pour s'attaquer au village de Marougou en 1861 (Rançon 1894 b : 534). À Medina Sirimana, les vieillards se rappellent encore de Koumaghan Ba, le chef de Marougou qui résista à cette attaque en ce temps-là (entretien du 24/01/2018). Les révolutions islamiques d'El Hadj Omar Tall, puis de Mamadou Lamine Dramé semblent aussi avoir éprouvé le Sirimana. Nous y reviendrons dans les paragraphes concernant ces deux personnages.

5.5. Les communautés incluses : les Diakhanké et les Soninké

Par « communauté incluse », on désigne les petites communautés qui ont conservé la spécificité de leur origine distincte, bien que vivant et partageant le mode de vie et l'espace d'une autre communauté plus grande. Les communautés incluses sont issues d'une entité plus ou moins éloignée de l'entité étatique dans laquelle elles sont installées. Ces communautés sont qualifiées d'incluses parce que, malgré la cohabitation avec le groupe dominant, elles ne sont pas phagocytées ; elles conservent plus ou moins certains aspects de leur culture

d'origine. Généralement, les groupes inclus se tiennent à l'écart des turpitudes politiques du groupe dominant, mais parfois il arrive qu'ils interviennent. Tel est le cas des Diakhanké et des Soninké qui se sont installés au sein des royaumes peul et malinké le long de la Falémé. Certains chercheurs pensent que Diakhanké et Soninké auraient une origine commune mais lointaine. En 1963, par exemple, les Diakhanké du cercle de Kédougou, qui sont mandingophones, enseignaient le Coran et les préceptes islamiques en langue Soninké (Chataignier 1963).

5.5.1. *Les Diakhanké*

a. *Origines des Diakhanké dans la Vallée de la Falémé*

Les Diakhanké, ou gens de Diakha, seraient originaires de la région de Diakha ou Diakha-Bâ (Diakha la grande) dans le Bambouk, sur les berges du Bafing. Partant de là, ils ont essaimé en petites communautés au sein des royaumes de la rive gauche de la Falémé (Smith 1965 : 231-234). Les Diakhanké vivaient généralement en petite famille auprès des communautés dominantes comme les Peul au Boundou et les Malinké au Dantila. Parfois, il arrivait qu'ils soient assez nombreux pour former des villages comme Diakha Medina dans le Dantila. Dans le Boundou, ils ont même occupé toute une région formant un lieu-dit appelé Diakha (fig. 5.2). En effet, il est courant que les villages où les zones où il y a une forte concentration de Diakhanké soient appelés « Diaka », en souvenir de leur origine (Rançon 1894 b : 633) ; ce qui est une source de confusion quand il faut retracer l'origine de cette population. Dans le cas des Diakhanké de la Haute-Falémé, où faut-il localiser la région de Diakha dont ils sont originaires ? Est-ce le lieu-dit Diakha qui est au sud du Boundou ou est-ce le Diakha qui se situe dans le Bambouk ? Pierre Smith (1965 : 234) pense que le Diakha originel, auquel tous les autres se rattachent, se trouve dans le Bambouk et il l'appelle Bambouk-Diakha, mais il faudrait peut-être encore examiner la question plus en profondeur.

Les Diakhanké se distinguent et se caractérisent par leur engagement vis-à-vis de l'Islam. Ils se définissent d'abord par rapport à la religion, car ils sont les disciples de la tradition islamique instituée par El Hadj Salim Souware (Gomez 1992 : 22). Dans les récits historiques, ils sont toujours présentés en lien avec la religion islamique. Et les auteurs ne tarissaient pas de qualificatifs pour décrire l'attachement des Diakhanké à l'Islam. Par exemple, en Haute-Gambie, à Laminia dans le Niokholo, Rançon dit : « *les Diakhankés sont tous musulmans fanatiques, pratiquant dévotement et réellement militant* » (Rançon 1894 a : 467). Les recherches menées au 20^{ème} siècle débouchent sur les mêmes remarques :

« *Les Malinké, les Peul, les Sarakolé reconnaissent que certains d'entre eux sont musulmans et d'autres pas, cela ne les empêche pas d'être tous malinké, peul ou sarakolé ; on ne peut guère, au contraire, être reconnu comme diakhanké si l'on n'est pas musulman* » (Smith 1965 : 235).